



CHEAP TRICK
(Epic PE34400 - Dist. CBS)

Que peut-on bien espérer du rock après Aérosmith et les Hot Rods? Que faire, quoi faire, les gars? Te fais pas de bile, Schmock, me répond-on, assieds-toi et prends ça dans les dents. Ça, c'est Cheap Trick, un nom qui vous met la trique, et pas cheap du tout avec ça. Et le tout nouveau disque de ce tout nouveau groupe qui tourne sur la platine, s'amuse à me déchausser les dents, une par une. Ces mecs vous mettent le feu au gosier plus que de mesure avec un rock plus fort que le plus fort des rocks forts. Le lead guitariste est un massacreur de riffs cinglant qui n'en laisse pas passer une. Il paraît d'ailleurs qu'il possède trente-cinq guitares! Le batteur fou frappe encore comme un allumé et l'ambiance n'est pas aux amourettes de passage. Sur la pochette les mecs se payent une allure des mieux choisies, qui tient moitié des Sparks, moitié des Kurtaal Flyers. Alors au fil des morceaux, ils nous gratifient du rock le plus sauvage, qu'ils «sophisticquent» de temps à autre pour se faire plaisir, mais sans jamais oublier d'anéantir tout, ce qui ne voudrait pas pulser à mort. Les mecs, en dehors de toute interprétation, affichent un talent pour les compositions qui n'est pas une seule fois pris en défaut. C'est ainsi que le rock se prend des airs de mélodie sacrément bien foutues. Et pour prouver que tous leurs morceaux sont de bon augure, ils n'ont pas fait de side B, seulement une side 1 et une side A. Les mecs je vous préviens, de ce disque vous ne pourrez sortir que complètement décoquillé. Ah! J'oubliais, ces quatre américains superbes se sont rencontrés dans le midi de la France pour former le groupe. Alors ils sont un peu à nous, peuchère.

Bill



BEACH BOYS
« 62/65 »
(Pathé 82291/2)
« 66/69 »
(Pathé 82293/4)
« Beach Boys 69 live in London »
(Capitol-11584 Import Pathé)

Et voici pour la dixième fois des double-albums compilations comprenant les plus grands succès du plus célèbre des groupes californiens. Ces compilations ne viennent pas doubler « Spirit of america » et « Endless summer » précédemment parues sauf pour quelques titres inévitables comme « Surfin' safari, — Fun fun fun — I get around — Good vibrations — Barbara Ann, etc. » Les grands classiques. Les autres morceaux (dont la liste est bien trop longue pour être reproduite dans ces colonnes) donnent un aperçu fidèle et équilibré de l'incroyable production du groupe de 1962 à 1969. A part les classiques mentionnés plus haut, les chansons choisies ne furent pas des hits significatifs et il n'en est que plus intéressant de découvrir et de suivre la superbe évolution du groupe vers son chef d'œuvre (« Pet sounds ») en empruntant des chemins ignorés, tout au moins de nous public européen. Les Beach Boys furent le seul groupe américain qui put résister au raz de marée des Beatles qui déferla sur leur continent à partir de 64 et il est amusant de constater à l'écoute de ces chansons que les Fab Four eux-mêmes furent influencés ici et là par le groupe californien. Ils ne s'en sont d'ailleurs jamais cachés, tout comme les Who. Excellent panorama donc, de l'univers des B.B. On y retrouve tous les ingrédients qui firent le succès des chansons! La plage, le surf, des voitures et le flirt. C'est charmant, frais et, plus de dix ans après, cela ne sonne pas ridicule. Le disque « 69 live in London » a en fait été enregistré en 68 et était déjà sorti en France sous le nom de « Live in London » tout bêtement. Il paraît que pour celui qui sort actuellement sous une nouvelle pochette, le mixage a été refait. Je dois avouer que cela ne m'a pas spécialement sauté aux oreilles.

Sacha REINS.



JEFFERSON AIRPLANE
« Flight Log »
Import RCA - Grunt CYL2-1255 [A X 2]

Moi de l'Airplane, du Starship, de tout ce qui a pu sortir ou sortira de la cuisse de Jefferson, on pourrait m'en faire bouffer sous toutes les formes, corn-flakes, dentifrice ou cacatoès que j'en redemanderais encore. Je suis comme ça, les petits copains de chez Grunt c'est mon talon d'Achille. Alors ne me demandez pas d'être objectif sur ce disque, c'est peine perdue. Je peux simplement dire aux méchants, ignorant la production de la famille, qu'il existe des disques plus essentiels. Pour ce qui est de celui-là, c'est une compilation, en deux disques, de morceaux, déjà parus, de l'Airplane, du Starship, de Hot Tuna, des albums solos de Kaukonen et Slick, avec en prime un inédit du Starship enregistré « Live » en 76 au Winterland de Frisco. La période évoquée s'étale de 1966 à 1976, l'anniversaire des dix ans d'une carrière on ne peut plus sauvage, avec ses succès et ses défaites. L'avion s'est fait l'instigateur violent d'un phénomène glorieux sans jamais connaître la consécration, il lui a fallu devenir vaisseau spatial pour obtenir la gloire et les Thons Chauds n'ont pas l'air de s'en plaindre avec leur hard magnifique. La pochette de ce disque est superbe et contient, qui s'en plaindrait, un livret plein de photos souvenirs. Il est d'ailleurs curieux de constater comme les photos de ces gens-là sont rares et, là plupart du temps, de mauvaise qualité. Le choix des morceaux n'est pas toujours des plus judicieux, mais il n'est jamais, non plus, mauvais. D'ailleurs, comment le pourrait-il? Il était en outre difficile à opérer en regard du nombre considérable des disques visités. « The Worst Of », compilation précédemment établie, est sûrement plus intéressant, remarque prouvant finalement mon objectivité. Pour les accrochés, l'inédit justifie l'achat quant aux autres, faites ce que bon vous semble, nom de Dieu.

Bill



THE RUNAWAYS.
« Queens of noise »
(Mercury - Distr. Phonogram)

Sur les deux grands axes électriques de l'Amérique, nous voyons apparaître une nuée de nouvelles formations, revendiquant à coup sûr l'outrage et occasionnellement l'approximation musicale. Pour l'outrage, Cherry Curie & Co n'ont pas à se faire de soucis, jamais groupe féminin n'avait réussi pareille mise en scène de la vie adolescente de nos tendres sœurs, ni Fanny, ni même Suzi Quatro, trop conventionnelles et trop attachées à des critères musicaux essentiellement masculins. Les Runaways avec ce second album qui judicieusement, s'intitule « Queens of noise », les Reines du tapage, provoquent une rupture souterraine avec tous les groupes américains apparus récemment dans le faisceau du mouvement punk, que ce soit les Ramones, Télévision ou Patti Smith à New York, les Nerves à L.A. ou Péro UBU à Cleveland. Tous ces groupes sont visiblement attachés à un certain esprit de la musique étroitement lié aux années 60. Avec nos jeunes filles, et sous l'action du grand vizir de l'outrage, monsieur Kim Frowley, leur producteur, nous avons droit au premier groupe qui pensa faire son album en prenant pour modèle les disques d'Alice Cooper et ceux de Black Sabbath et non se complaire à trouver ce qui pourrait être une équivalence aux Stones ou aux Yardbirds. Disons le tout de suite la production luxueuse de cet album y est pour beaucoup, par instant on croirait entendre « Billion dollars Baby » et le son majestueux que lui avait donné Bob Ezrin. Des titres tels que « Midnight music » ou le fabuleux « Born to be bad » (avec des paroles dignes de « Love it to death ») retrouvent le relief de certaines productions du début de cette décennie. Les Runaways veulent se construire une réputation de musiciennes et elles y parviennent avec le lancement fulgurant de longs solos où l'on s'aperçoit que la guitariste a beaucoup écouté Jimmy Page, et les chutes abruptes de la rythmique qui ne déparerait pas le prochain Black Sabbath. Ainsi fait, cet album est une vraie bombe à retardement car au bout de quelques écoutes on a le sentiment que nos vicieuses petites rockeuses dominant leur sujet aussi bien sinon mieux que leurs pères.

Paul Harris